

«premier de la classe» sera celui qui répétera «à la lettre» ce que ses maîtres lui ont appris. En gymnastique, même état d'esprit : il faut «batter» tous les autres, «éliminer» les concurrents.

«Ils tiennent des dieux le savoir qu'ils nous ont transmis», voilà, en lettres d'or prométhéennes, ce qui était inscrit dans un amphithéâtre universitaire. Le savoir est devenu roi, et le maître, «bon élève» devenu «bon enseignant», s'impose par sa «supériorité intellectuelle».

«Ôte-toi de là que je m'y mette», à cette place de premier ! Toute la politique pourrait se résumer par cette phrase, dans une civilisation où s'impose à l'enfant le devoir d'acquiescer du «savoir» pour «avoir plus tard une bonne situation». «Et quand on veut, on peut !», disent les pédagogues, il suffit de «vouloir». Une éducation honnête, responsable et républicaine ne devrait-elle pas enseigner aux enfants à unir leurs efforts pour réussir ensemble, les inciter à se mettre au service du «fruit de la rencontre», pour multiplier les énergies de chacun ? C'est cela, un groupe créatif, une famille humaine... ou une équipe de football efficace.

Mesure-t-on l'intelligence ?

Armés d'une batterie de tests, les psychologues ne mesurent pas l'intelligence, puisque le QI n'est qu'une évaluation comparative, à un moment donné, des acquisitions et conduites adaptatives d'un enfant. Les tests concernent surtout les opérations scolaires : écriture, lecture, calcul, compréhension du langage, dans une culture précise, et à une époque déterminée. Mais n'y a-t-il que l'intelligence langagière ?

Les psychologues ont noté que le score moyen obtenu aux tests d'intelligence augmente régulièrement de trois points environ par décennie et,

pour le raisonnement abstrait, de sept points par décennie. Augmentation de l'intelligence ou acquisition de l'aptitude à réussir les tests ?

Une meilleure alimentation pendant l'enfance assure la croissance de la taille et l'augmentation du volume de la tête, donc du poids du cerveau. Coïncidence ou rapport de cause à effet ? Si l'on veut trouver des causes à des différences, un facteur semble négligé : les modalités de vie prénatale, et postnatale. On sait que les enfants nourris au sein ont un développement intellectuel, affectif, moteur, plus satisfaisant ; mais curieusement, ce fait n'est pas souligné ni commenté. La richesse calorique, la teneur en calcium et en fer, l'apport vitaminique ne peuvent remplacer l'amour d'une mère, l'apaisement à son contact, «peau à peau», la multiplicité des stimulations affectivo-confirmantes, le fait d'être porté par des parents tendres, disponibles et sécurisants.

Une plus longue fréquentation scolaire, des changements dans l'éducation des enfants (on leur parle beaucoup plus tôt), l'apprentissage précoce des mathématiques, les programmes éducatifs audio-visuels, la mondialisation de nouveaux modes de pensée, la plus grande fréquence des sollicitations visuelles (affiches, jeux vidéo, ordinateurs, cinéma, télévision), tout cela nous permet de comprendre ce que l'on appelle l'«effet Flynn» (du nom de James Flynn, spécialiste de sciences politiques à l'Université d'Otago, en Nouvelle-Zélande) : les tests qui mesurent plus directement l'aptitude à l'analyse visuelle indiquent une progression des scores avec les années. Ce sont les tests les plus liés aux matières scolaires qui connaissent les plus faibles progressions.

Les tests qui mesurent l'aptitude à l'analyse visuelle ont un fort effet Flynn, mais les tests de connaissance,

qui ne mesurent pas cette aptitude visuelle, ne progressent que faiblement avec les années. James Flynn a montré que l'augmentation des scores en fonction des différents types de tests ne dépend pas de la durée de la fréquentation scolaire, donc de la familiarisation avec les matières scolaires. En revanche, les tests de vocabulaire, d'arithmétique, de culture générale progressent peu, ou sont en régression. Mais les tests saturés en facteur *g* (qui ont le plus de corrélation avec les autres tests et qui comprennent une part de raisonnement abstrait) indiquent une forte progression des scores au cours des ans.

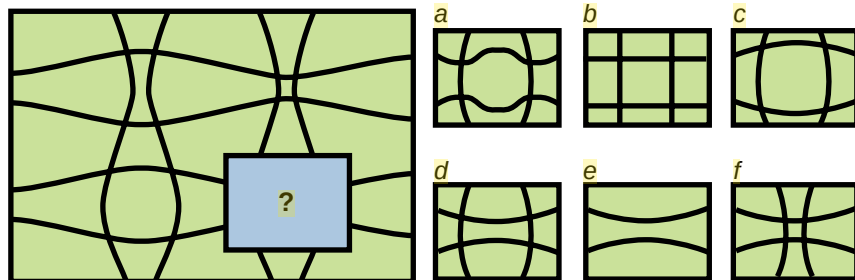
Cette hausse des scores est évidemment trop rapide pour correspondre à un changement génétique. Notre environnement influe beaucoup sur le facteur *g*, mais selon quelle modalité ? s'est interrogé Ulric Neisser, professeur de psychologie à l'Université Cornell.

Nos enfants sont-ils plus intelligents et nos petits-enfants géniaux ? En comparant les résultats acquis au test Stanford-Binet en 1932 et en 1998, on constate qu'un quart des individus atteint les 130 points de la qualification «très supérieur», soit dix fois plus qu'en 1932. Inversement, si l'on juge les enfants américains de 1932 avec les standards actuels en 1997, le QI moyen est de 80 ! Par quel miracle les Américains ont-ils autant progressé ? Serait-ce qu'ils étaient partis de très bas ?

Ces faits suggèrent, selon J. Flynn, que des dizaines de nations devraient à présent être au cœur d'«une renaissance culturelle dont la portée nous dépasse», mais, comme cela ne semble pas être le cas, Flynn conclut que les tests ne mesurent pas l'intelligence, mais seulement l'un de ses aspects mineurs, «une capacité à résoudre des problèmes abstraits». De plus, l'intelligence du pisteur bochimán vivant dans le désert du Kalahari, qui doit suivre sa proie à la trace selon des indices inconnus du petit Parisien, serait mesuré, par son entourage, selon d'autres critères que le QI occidental. La débilité dépendrait-elle du milieu où l'on doit survivre ?

Les tests mesurent diverses formes d'intelligence, isolant surtout les capacités liées au succès scolaire, mais ils négligent certains aspects de l'activité cognitive : sens pratique, orientation et adresse dans l'espace, créativité, prudence, sociabilité, etc. Certains tests

3. MATRICES PROGRESSIVES DE RAVEN



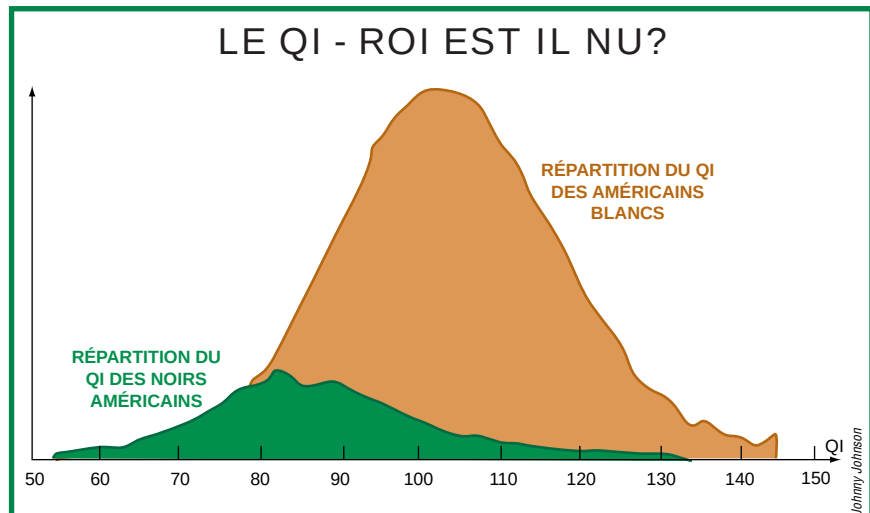
standardisés correspondent à des activités à support verbal, d'autres ont un support visuel, mais qu'en est-il de l'intelligence de la main, de sa finesse de perception et d'appréciation du poids des objets, de sa dextérité? La qualité de la voix «juste», de l'oreille plus ou moins «absolue» conditionne autant la réception que l'émission vocale, l'aptitude à émettre les sons entendus dans la petite enfance. Certains tests ne portent que sur la capacité au raisonnement abstrait, d'autres apprécient l'imagination dans l'espace, la richesse du vocabulaire, la mémoire, la culture générale, l'aisance dans le calcul. Et l'on comprend qu'un enfant, né en France, mais qui n'entend pas parler le français à la maison, langue utilisée par le testeur, ait de médiocres résultats.

De la mesure... après toutes choses

«La passation du test est un acte qui met à l'épreuve la subjectivité du testeur et celle du testé. Un ratage des tests peut être la conséquence d'un mauvais contact entre eux, maladie de l'un, mauvaise humeur de l'autre par exemple», et Anny Cordié nous rappelle qu'elle a vu «une série d'enfants qualifiés de débiles, avec des QI on ne peut plus catastrophiques. Ces enfants me paraissaient aussi malins que d'autres. Enquête faite, ils avaient été testés par une jeune institutrice,[...] en série, en vue d'une orientation, cela sans préparation[...] J'ai pensé qu'ils avaient considéré cette épreuve, faite en classe, comme un devoir supplémentaire et avaient répondu n'importe quoi».

Faut-il se méfier des tests, de ceux qui les utilisent, de l'usage que l'on en fait? Pourquoi veut-on que le résultat du QI soit constant, invariable dans le temps, puisque ses résultats s'améliorent quand l'enfant est en psychothérapie, quand il trouve de meilleures conditions de vie, un pédagogue plus chaleureux, moins angoissé, plus valorisant?

Des enfants, lors d'un changement de classe, ont vu s'améliorer leurs résultats aux tests et leur niveau de QI. Désignés comme plus intelligents que les autres, ont-ils bénéficié d'un intérêt plus soutenu de la part des enseignants? Cette valorisation inattendue a-t-elle regonflé leur narcissisme, leur confiance en leurs possibilités, les



En 1994, la parution de *The Bell Curve. Intelligence and Class Structure in American Life* fait sensation : plus de 400 000 exemplaires sont vendus en quelques mois. Les auteurs, Richard Herrnstein et Charles Murray prétendent démontrer scientifiquement qu'il existe une base génétique aux différences d'intelligence entre les groupes sociaux et les ethnies.

Selon ces auteurs, les tests de QI montrent l'infériorité des noirs américains. Si le fait est patent, en ce qui concerne les tests, son interprétation l'est moins : pour rendre compte de la disparité, les auteurs comparent les Afro-Américains aux Africains. Si les résultats inférieurs des Afro-Américains sont dus à la discrimination raciale aux États-Unis, raisonnent nos sociologues, alors les Africains devraient avoir un score supérieur. Tel n'est pas le cas, les Africains obtiennent une moyenne de 75, de 10 points inférieurs : donc seule la génétique explique la différence noirs-blancs, prétendent les auteurs de *The Bell Curve*!

À cela on peut légitimement objecter que les différences culturelles s'expriment par une plus ou moins grande motivation pour le QI et que cela se traduit par des scores différents. Que la discrimination raciale a perduré en Afrique sous le joug colonial et que les Africains l'ont subie autant que les noirs américains. Que l'échantillonnage des populations testées était peut-être biaisé. Et enfin que les conclusions de l'étude sont constamment faussées par la volonté de traduire une corrélation en causalité.

Est-il si étonnant que les bons résultats à des tests de QI soient associés à un statut social supérieur? Quelle est la cause, si cause il y a, et quel est l'effet? De plus, quelle est la part du milieu dans la réussite sociale et la part génétique? La belle découverte que de montrer que les enfants des parents «nantis» ont plus de chances de faire une bonne scolarité que les enfants des milieux défavorisés! Ne peut-on penser que les enfants des riches sont plus sollicités intellectuellement à travers des livres et des moyens de connaissance, plus libres dans leur activité intellectuelle, que les enfants des pauvres? Faut-il être convaincu que les gènes ont été distribués une fois pour toutes et que la structuration sociale ne reflète que la variable génétique?

Les personnes au QI bas sont fréquemment des révoltés sociaux. Pourquoi? s'interrogent nos auteurs de la courbe de Bell. Parce qu'ils ne sont pas assez intelligents pour prévoir le résultat de leur action, répondent-ils, ou bien parce qu'ils ne comprennent pas que le vol est antisocial, ou bien parce qu'ils ne connaissent pas les lois... D'autres hypothèses semblent plus plausibles et plus charitables.

Le livre n'a pas de valeur scientifique. L'ouvrage n'est qu'une manière polie de traiter les noirs de sales nègres. Après examen des arguments, le roi est nu. Peu importerait, s'il n'existait le danger d'agir, socialement et politiquement, en fonction d'un déterminisme biologique primaire.

Leon Kamin, professeur de psychologie à l'Université Northeastern.
(Extrait de *Scientific American*, février. 1995, «Behind the Curve».)